

www.e-rara.ch

La Cité de Dieu

Augustinus, Aurelius

Paris, 1855

Zentralbibliothek Zürich

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-104178>

I. Du livre de la Cité de Dieu considéré comme une philosophie du christianisme.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

âmes, entreprit d'accomplir pour jamais l'union de la philosophie spiritualiste avec le dogme chrétien. Voilà ce qui fait à nos yeux la grandeur de la *Cité de Dieu*; c'est, il faut l'avouer, par ce côté qu'elle a surtout attiré nos recherches et occupé nos veilles; c'est à ce point de vue que nous allons l'examiner.

I

Du livre de la *Cité de Dieu* considéré comme une philosophie du christianisme.

Si l'on voulait, sans sortir du langage mystique, donner un titre exact à la *Cité de Dieu*, il faudrait l'appeler, de l'aveu de saint Augustin lui-même ¹, *le livre des deux Cités*. Le sujet de l'ouvrage, en effet, c'est la lutte de la cité de Dieu contre la cité du diable, ou, pour parler en termes profanes, c'est ce combat du bien contre le mal qui fait le fond de la vie humaine et de toutes choses.

Pourquoi cette lutte ? où en est l'origine ? comment poursuit-elle son cours à travers les

¹ « Et ces vingt-deux livres (dit saint Augustin dans ses *Rétractations*), bien qu'ils traitent également des deux cités, empruntent cependant leur nom de la meilleure et sont appelés de préférence livres de la Cité de Dieu (livre II, ch. 43). »

âges ? à quel terme doit-elle aboutir ? Voilà les problèmes dont le genre humain demande la solution à la religion et à la philosophie¹.

Un premier principe sur lequel tombent d'accord la philosophie de Platon et la religion du Christ, c'est que par delà les oppositions de ce monde changeant, au-dessus des vicissitudes du temps et des limitations de l'espace, avant l'humanité, avant la nature, avant toute existence finie, il y a l'Être éternel, immuable, source unique de tous les êtres, Dieu².

Dieu est un et triple tout ensemble. La raison de quelques sages avait soupçonné cette Trinité mystérieuse ; l'Évangile la consacre, la théologie la définit, l'Église l'enseigne à tous les hommes³.

Dieu est donc Père, Fils et Saint-Esprit, c'est-à-dire qu'il est tout à la fois l'Être, l'Intelligence et l'Amour ; mais, sous cette variété de la nature divine, quand la raison cherche à saisir ce qui en fait l'unité, l'essence, et, pour ainsi parler, le dernier fond, elle trouve que Dieu, c'est le Bien⁴.

L'idée du Bien est donc la première des idées, comme Dieu est le premier des êtres. Or, elle n'explique pas seulement l'essence de Dieu et le développement intérieur de ses puissances ; elle

¹ *Cité de Dieu*, livre XI, ch. 1.

² Livre VIII, ch. 6 ; livre XII, ch. 25.

³ Livre XII, ch. 10 et 24-27.

⁴ Même livre, ch. 10.

explique aussi son opération extérieure qui est la création ¹.

Dieu, en effet, est fécond et actif, bien qu'il n'agisse pas à la manière des hommes, qui épuisent dans le cercle d'un étroit espace et dans le cours d'une durée bientôt disparue l'effort inégal de leur imparfaite activité; il agit selon ce qu'il est. Éternel et immense, sa puissance créatrice est indépendante de l'espace et du temps; du sein de son éternité et de son immensité immobiles naissent, par sa volonté, le temps, l'espace, avec tous les êtres destinés à les remplir ². Mais pourquoi Dieu veut-il être fécond et créateur? car il est parfait en soi et se suffit pleinement à soi-même; pourquoi donc sort-il de soi et fait-il être ce qui n'était point? à cette question, le christianisme et Platon, la *Genèse* et le *Timée* font la même réponse: Dieu crée, parce qu'il est bon ³.

De toute éternité les types de tous les êtres possibles sont présents au regard de Dieu. Car ils sont compris dans sa sagesse, dans ce Verbe incréé qu'il engendre éternellement et qui est la splendeur de sa propre essence ⁴. C'est là que Dieu se contemple soi-même, et, avec soi, tous les êtres idéalement enfermés dans les profon-

¹ Même livre, ch. 20 et 21.

² Même livre, ch. 4, 5, 6. — Livre XII, ch. 11-18.

³ Livre XI, ch. 20 et 21.

⁴ Livre VIII, ch. 7.

deurs de sa puissance infinie. Avant de vouloir et de faire le monde, il l'a donc pensé¹, et, comme il a vu que cet ouvrage était bon, étant bon lui-même, il lui a donné l'existence et la vie².

Mais ici s'élève de nouveau, plus obscur et plus pressant que jamais, l'inévitable problème : d'où vient le mal ? Car si Dieu, premier et unique principe de toutes choses, est par essence le Bien, s'il n'entre en action que par bonté, si enfin il n'a créé l'univers qu'après l'avoir conçu comme digne de lui, c'est-à-dire comme bon, il semble impossible que le mal se rencontre en cette manifestation excellente d'un principe excellent.

Et cependant, le mal est dans le monde. Ne pouvant y avoir été mis par le Créateur, il faut qu'il vienne de la créature. Or, si nous essayons d'embrasser du regard l'ensemble des êtres qui peuplent l'univers, nous voyons qu'au-dessous de l'homme, toutes les natures sont invariablement bonnes, quoiqu'à des degrés différents³. Les plus humbles de toutes, celles qui sont privées, non-seulement d'intelligence, mais de sentiment et de vie, contribuent toutefois par leur grandeur et leur simplicité immobiles à la beauté

¹ Livre XI, ch. 10 et ch. 29.

² Même livre, ch. 20-23.

³ Livre V, ch. 11 ; livre XI, ch. 16, 17, 22.

de la création¹. D'autres, avec le don de l'existence, ont celui de l'activité. Elles sortent d'un germe, s'épanouissent, communiquent la vie sans le savoir et sans le sentir, comme elles l'ont reçue, et périssent pour renaître sous des formes nouvelles dans une évolution sans fin. A ces aspects si riches de l'existence, joignez un attribut plus admirable encore, le sentiment, voilà un nouvel ordre de natures qui s'élèvent par degrés du sentiment à l'intelligence, et, depuis le chétif vermisseau jusqu'au lion superbe, font paraître de plus en plus la puissance du Créateur. Mais où elle éclate enfin tout entière, c'est dans ces natures supérieures faites pour entrer en partage avec le Verbe divin de son attribut le plus essentiel, la raison. Ici encore le bien a été départi à des degrés inégaux : l'âme humaine est formée à l'image de Dieu ; mais l'étincelle de raison qui l'éclaire est emprisonnée dans des organes corporels. Il est d'autres natures, où brille en traits plus purs encore l'image du Créateur : ce sont les anges. Affranchis de toute entrave du corps et des sens, bien qu'ils aient le pouvoir de se manifester sous des formes visibles, ces êtres supérieurs ne sont que lumière, beauté, intelligence, amour² : il n'y a

¹ Livre xii, ch. 4 et 5.

² Même livre, ch. 9.

au-dessus d'eux que la perfection infinie et incommunicable de Dieu ¹.

Telle est la hiérarchie magnifique dont l'univers nous présente le spectacle, et, tant que ces natures si diversement bonnes, mais toujours bonnes dans leur espèce et à leur rang, garderont la pureté de leur origine, il est clair qu'on chercherait vainement en elles la première source du mal. Où est donc le mot de l'énigme? le voici : la créature raisonnable, ange ou homme, a reçu de Dieu la liberté.

Comme les autres anges, Satan a été créé bon ² : il était donc à l'origine pur, innocent et heureux ; mais il était libre, et il est tombé. Chute irréparable, qui a préparé toutes les autres!

L'état naturel de la créature angélique, c'est d'être unie et comme attachée à Dieu ; car quelle peut être la vie d'un être formé de raison et d'amour, sinon de contempler la vérité, la beauté, le bien, et de trouver dans cette contemplation une parfaite félicité ³? Satan a goûté ce bonheur, et il pouvait en jouir toujours. Il le pouvait, il ne l'a pas voulu ⁴. Pourquoi cela? c'est que Satan s'est regardé avec complaisance; enivré de

¹ Même livre, ch. 29.

² Même livre, ch. 11.

³ Livre xi, ch. 31; livre xii, ch. 1.

⁴ Livre xi, ch. 13, 14, 12.

sa beauté, il s'est cru l'égal de Dieu, et a voulu se rendre indépendant de son principe pour être à lui-même son principe et son dieu.

L'amour de soi l'a conduit à l'orgueil, et l'orgueil à la révolte. Le voilà séparé de Dieu, c'est-à-dire des sources mêmes de l'être et de la vie, gardant encore quelques restes de sa grandeur première, mais corrompu dans le fond de sa volonté, orgueilleux, plein d'envie et de haine, méchant et malheureux.

Satan n'est pas tombé seul ; il a entraîné dans sa chute tous ceux d'entre les anges qui ont préféré comme lui s'aimer et s'adorer eux-mêmes que de rester unis à Dieu : « Tandis que les uns, attachés au Bien qui leur est commun à tous, lequel n'est autre que Dieu même, se maintiennent dans sa vérité, dans son éternité, dans sa charité, les autres, trop charmés de leur propre puissance, comme s'ils étaient à eux-mêmes leur propre bien, de la hauteur du Bien suprême et universel, source unique de la béatitude, sont tombés dans leur bien particulier, et, remplaçant par une élévation fastueuse la gloire éminente de l'éternité, par une vanité pleine d'astuce la solide vérité, par l'esprit de faction qui divise, la charité qui unit, ils sont devenus superbes, fallacieux, rongés d'envie. Quelle est donc la cause de la béatitude des premiers ? leur union avec Dieu ; et celle au con-

traire de la misère des autres ? leur séparation d'avec Dieu¹. »

Telle est l'origine du mal dans le monde et ici commencent les deux cités : d'une part, la cité du ciel, cité de la lumière, de l'amour, de l'harmonie, de la pureté, de la félicité éternelle ; de l'autre, la cité de l'enfer, cité des ténèbres, de la haine, de la discorde, de l'impureté et de l'éternelle réprobation. C'est entre ces deux cités que toute créature raisonnable et libre est appelée à faire un choix. Quel sera celui de l'homme ?

Inférieur à l'ange, l'homme, ainsi que l'ange, a été créé bon. Son âme est, à la vérité, enfermée dans un corps ; mais, au sortir des mains de Dieu, cette âme est innocente, ce corps est docile et l'assemblage de ces deux natures forme un tout harmonieux². Comment l'harmonie a-t-elle fait place à la discorde et d'où vient cette lutte de la chair contre l'esprit qui est désormais l'inévitable condition de la vie humaine ? c'est que l'homme est libre, et il n'a perdu la paix et le bonheur que parce qu'il l'a voulu³. L'amour de soi et l'orgueil ont parlé à son cœur. Épris de lui-même, au lieu de trouver sa grandeur dans son union la plus étroite avec Dieu, il l'a cher-

¹ Livre XII, ch. 1.

² Livre XIX, ch. 23.

³ Livre XIII, ch. 14 et 15.

chée dans une folle indépendance ; il s'est révolté ¹. Dès lors, le désordre est devenu la loi de son être, et la corruption du premier couple humain a perverti l'espèce tout entière. Voilà la chair en révolte contre l'esprit ; voilà l'esprit divisé contre lui-même ; voilà l'homme condamné à la douleur, aux besoins, au travail, à la décadence et à la mort ² ; mais la mort corporelle avec ses angoisses et ses déchirements ne serait que le prélude d'une mort tout autrement redoutable, la mort de l'âme, je veux dire l'arrêt qui pour jamais la sépare de Dieu, si les lois de la justice éternelle n'avaient un contre-poids dans les trésors de l'éternelle bonté ³.

Au-dessus de nos misères, de nos fautes et de nos combats, veille et agit la Providence. Elle ne livre rien au hasard. En faisant à l'homme le don sublime de la liberté, elle en a prévu les écarts ; et la même sagesse qui permettait le mal disposait toutes choses pour en faire sortir un plus grand bien ⁴. La chute de l'humanité n'est pas irréparable ; Dieu lui tient en réserve un sauveur : mais ce n'est pas la main d'un homme qui peut accomplir un tel ouvrage. L'humanité, sous le poids de ses fautes, est tombée dans un abîme

¹ Livre xiv, ch. 11-14.

² Livre xiv, ch. 16 et suiv.

³ Même livre, ch. 15.

⁴ Livre xii, ch. 22.

aux profondeurs infinies ; il faut une puissance infinie pour l'en faire sortir. Quel sera ce Sauveur tout-puissant qui , par une intervention mystérieuse, renouera le lien entre l'homme et Dieu, si ce n'est Dieu lui-même ? Ce miracle de l'amour s'est accompli : la sagesse éternelle est descendue parmi les hommes, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Homme et Dieu tout ensemble, il est la voie du salut qui ramène à Dieu l'homme régénéré ¹.

L'incarnation future du Christ, c'est la suprême raison d'être du genre humain, et c'est aussi le flambeau qui éclaire l'histoire de ses destinées. Parmi les révolutions des empires, la Providence divine qui dirige, selon ses desseins, le cours des choses humaines, s'y propose un unique objet, c'est de préparer, de poursuivre et de consommer le règne du Christ ². D'un regard immobile elle suit le torrent qui emporte les générations humaines, et dans cette confusion et ces ténèbres de la cité de la terre elle recueille siècle par siècle les membres futurs de la cité du ciel, ces glorieux élus destinés à se réunir avec les anges fidèles, au jour où toute lutte cessera, où toute vicissitude des siècles sera épuisée, et où le Juge des vivants et des morts ayant rendu à chacun suivant ses œuvres,

¹ Livre x, ch. 20, 24.

² Livre xv-xviii.

toutes les créatures prendront la place, le rang et la condition qu'elles ne doivent plus quitter ¹.

La destinée terrestre du genre humain se partage en deux époques : l'une qui prépare l'avènement de l'Homme-Dieu, l'autre qui en développe les effets. Avant le Christ, parmi les superstitions qui couvrent l'univers, et pendant que les peuples se disputent en de sanglants combats la possession des biens de la terre, de ces biens que Dieu livre tour à tour en partage aux bons et aux méchants, selon les conseils impénétrables de sa Providence, qui fait luire son soleil et tomber sa pluie sur les justes et sur les injustes, un seul peuple, choisi de Dieu, garde le dépôt de la vérité². Mais, outre que les mystères de l'avenir ne lui sont connus que sous les voiles de la parole des prophètes, au sein même de cette nation privilégiée éclate la lutte des deux cités³. L'immolation d'Abel en est le premier symbole, et cette victime innocente annonce une victime plus pure encore dont le sang est d'un incomparable prix. Figuré par la suite des saints patriarches⁴, annoncé par les prophètes⁵, pressenti sur la face du monde entier par la sagesse

¹ Livres xx, xxi et xxii.

² Livre xv, ch. 1.

³ Même livre, ch. 5, 7.

⁴ Même livre, ch. 18, 26; livre xvi, chap. 10, 12 et suiv.

⁵ Livres xvii et xviii.

des philosophes et par l'inspiration des poètes¹, l'Homme-Dieu paraît enfin ; il passe en faisant du bien, sème la parole de vie, souffre, meurt, et, du haut de sa croix, appelle et embrasse le genre humain².

Cependant le gigantesque empire, qui avait vaincu et remplacé tous les empires, chancelle à son tour. La dépravation des mœurs continue ce que les guerres civiles avaient commencé ; les Barbares vont faire le reste. Au milieu de ces ruines et de ces bouleversements, s'avance l'Église. Formée, à l'origine, de quelques hommes ignorants et grossiers, perdus dans un coin obscur de l'univers, elle s'accroît rapidement et se propage parmi les peuples. L'hérésie ne sert qu'à affermir ses dogmes³ et la persécution à centupler ses confesseurs. Ce qu'avait semé la parole de ses apôtres, le sang de ses martyrs le fertilise. L'empire la proscrivait, elle envahit l'empire ; elle intimide, étonne, subjugue les Barbares eux-mêmes, et tandis que Rome succombe sous les coups d'Alaric, tandis qu'à la suite de ce prodigieux désastre, un long gémissement retentit dans tout l'univers⁴, les enfants du Christ regardent d'un œil calme cette cité céleste où sont

¹ Livre x, ch. 27 ; livre xviii, ch. 23, 47 et ailleurs.

² Même livre, ch. 46 et suiv.

³ Livre xviii, ch. 51.

⁴ Livre i, ch. 33.

appelés également les Juifs et les Gentils, les Grecs et les Latins, les Romains et les Barbares. Car que sont, devant Dieu, les différences de race, de langue, de nation? Le genre humain est un, et « la Providence divine, qui conduit admirablement toutes choses, gouverne la suite des générations humaines, depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, comme un seul homme qui, de l'enfance à la vieillesse, fournit sa carrière dans le temps en passant par tous les âges¹. »

Voilà l'origine, le progrès et le terme des deux cités dont saint Augustin a entrepris de raconter les destinées. Cette philosophie de l'histoire, fondée sur toute une philosophie du dogme chrétien, remplit de ses développements douze livres de la *Cité de Dieu*. Au-devant de ce majestueux édifice, saint Augustin a placé une sorte de péristyle qui, par l'étendue de ses proportions et la largeur de ses lignes, est à lui seul un monument du plus grand caractère : ce sont les dix premiers livres, destinés à confondre les païens et à convertir les philosophes.

¹ Cette comparaison fameuse, si naturelle et pourtant si originale, qui contient en germe l'idée moderne du Progrès et qui a peut-être inspiré les pages tant citées de Bacon et de Pascal, cette comparaison est dans le livre x de la *Cité de Dieu*, ch. 14. La phrase que nous citons textuellement est cachée dans un petit écrit de saint Augustin intitulé : *De quæstionibus octoginta tribus*, qu. 58.

Saint Augustin écrit sous l'impression du grand désastre qui occupait alors toutes les imaginations, la prise de Rome par Alaric, et il s'adresse à cette foule, très-nombreuse encore, qui regrettait les anciens dieux et voyait dans l'abolition de leur culte la cause des malheurs de l'empire¹.

Il s'attache à montrer, par l'histoire de Rome, l'impuissance et le néant de ces divinités fantastiques², et, à travers mille aperçus où son génie inégal, tantôt fait pressentir la hauteur et la majesté du livre de Bossuet ou la sagacité profonde de celui de Montesquieu, et tantôt se laisse emprisonner dans l'étroit horizon de l'homme d'église³, parmi d'innombrables arguments de détail qui paraissent quelquefois plus ingénieux que solides, frappant fort plutôt que juste, plus étincelants de malice, et je dirais presque d'ironie voltairienne⁴, que véritablement lumineux et décisifs, saint Augustin s'adresse enfin à ses véritables adversaires, les grands théologiens du paganisme, un Scévola, un Varron, un Antistius Labéon, et réfute solidement le paganisme⁵ en le ramenant à son vrai principe, qui est le pan-

¹ Livre I, ch. 1.

² Livres I-v.

³ Livre III, ch. 9 et 23.

⁴ Livre III, ch. 19; livre IV, ch. 32; livre VII, ch. 24 et 27.

⁵ Livre VII, ch. 5, 6, 9, 11, 27 et ailleurs.

théisme matérialiste, en d'autres termes, l'adoration de la nature, l'idolâtrie de la chair.

Il se tourne alors vers les disciples de Plotin et de Porphyre, et, distinguant profondément deux sortes de philosophies¹, la philosophie des sens, qu'il répudie, et la philosophie de l'esprit, qu'il honore et qu'il accepte, il presse avec une vigueur extraordinaire ses anciens amis les platoniciens. Il leur démontre que la vraie religion, celle qui s'accorde avec leurs principes, ce n'est pas la religion païenne, fille de la chair et des sens, mais celle qui adore Dieu en esprit et en vérité². Cette polémique, tour à tour pleine d'insinuation et de véhémence, subtile, passionnée, mais toujours loyale, bien loin d'ôter au livre son unité, la fait ressortir davantage, et cette unité, c'est l'alliance nécessaire de la philosophie spiritualiste et du christianisme.

Cherchons donc comment s'est formée par degrés dans l'esprit de saint Augustin cette grande pensée qui domine toute sa vie, et qui, ébauchée dans plusieurs de ses ouvrages, se développe enfin sur une vaste échelle dans le plus considérable de tous.

¹ Livre VIII, ch. 1, 2, 5.

² Livres VIII, IX et X.